NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 Nº 1 1950

Les manuscrits du désert de Juda. III. Découverte et exploration de la grotte

Gustave LAMBERT (s.j.)

p. 53 - 65

https://www.nrt.be/it/articoli/les-manuscrits-du-desert-de-juda-iii-decouverte-et-exploration-de-la-grotte-2667

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

LES MANUSCRITS DU DESERT DE JUDA

III. DECOUVERTE ET EXPLORATION DE LA GROTTE

Le vendredi 8 avril 1949, Monsieur le Chanoine Ryckmans, Professeur à l'Université de Louvain, présentait, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, une communication sur la découverte et l'exploration de la grotte de Palestine où des bédouins avaient *trouvé, à l'été de 1947, quelques manuscrits hébreux, entre autres un* rouleau complet d'Isaïe.

Dans un précédent article (1), nous avons donné une description de ces « volumina » et, dans une « Note complémentaire » (2), nous avons mis nos lecteurs au courant de la séance de l'Académie tenue à Paris le 8 avril.

Ils savaient dès lors que c'était par l'initiative d'un Belge, M. Philippe Lippens, observateur des Nations Unies, que la célèbre cachette avait été repérée, le 28 janvier 1949. Ils savaient aussi que, du 15 février au 5 mars, M. Harding, directeur du Service des antiquités de Transjordanie à Amman et le R. P. de Vaux, directeur de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, avaient fouillé méthodiquement le sol et le sous-sol de la caverne et ils connaissaient dans leurs grandes lignes les résultats de cette exploration.

Des informations nouvelles et de première main nous permettent de compléter la note rapide donnée dans le fascicule d'avril 1949 de notre Revue. Nous disposons d'une relation écrite par M. Philippe Lippens lui-même et nous racontant l'histoire de la recherche et de la découverte de la grotte aux manuscrits (3). De plus, dans *The Illustrated London News* du 1er octobre 1949, M. Harding expose brièvement les résultats de ses travaux, pendant que le R. P. de Vaux fait de même dans un long article, très solidement documenté, paru dans la *Revue Biblique* d'octobre 1949 (4).

Nous avons dit précédemment comment les savants de l'American School, puis M. Sukenik, de l'Université hébraïque de Jérusalem, avaient dû renoncer au projet de parvenir à la précieuse caverne.

C'est cette idée qu'allait reprendre et poursuivre jusqu'à sa réalisation M. Lippens. Au cours de l'année 1948, il avait lu dans la revue américaine « Time » l'histoire de la découverte des manuscrits. Il se la rappela en arrivant à Jérusalem, le 2 décembre 1948.

---

(1) *Nouvelle Revue Théologique*, mars 1949, pp. 286-304.
(2) *N.R.Th.*, avril 1949, pp. 414-416.
(3) Nous publions ce document « in extenso » dans la *Revue Générale Belge* de janvier 1950, mais nous en fournissons ici un résumé substantiel.
(4) Ce fascicule, en fait, n'est sorti de presse qu'au début de décembre.

Le 7 décembre, se trouvant dans la zone israélienne, il va faire visite au R. P. O'Rourke, supérieur de l'Institut biblique pontifical de Jérusalem, expose de mémoire le peu qu'il savait alors au sujet des manuscrits et apprend qu'ils sont peut-être dans un couvent de la Vieille Ville, en zone arabe : le couvent syrien orthodoxe de Saint-Marc.

Le 15 décembre, l'observateur belge franchit les lignes et passe de la Nouvelle Ville à l'Ancienne. Sa première visite est pour le Saint-Sépulcre, puis il se rend au couvent syrien. Il y apprend que les rouleaux sont en partie en possession des moines, mais on les a mis en sécurité hors de Jérusalem. L'un des deux religieux prenant part à l'entretien est le frère du Père Butros Sowmy, tué par un shrapnell en septembre 1948. Ces deux hommes sont ceux qui en savent le plus long sur la trouvaille du bédouin inconnu. Mais le jeune arabe qui accompagne M. Lippens en qualité de guide et d'interprète a les oreilles trop ouvertes pour qu'on puisse aborder en sa présence n'importe quel sujet.

En sortant du couvent de Saint-Marc, M. Lippens se rend à l'Ecole américaine de recherches orientales et y fait la connaissance de son directeur, le professeur Sellers. Il devait apprendre ultérieurement que non seulement le professeur Sellers, mais encore le professeur Sukenik de l'Université hébraïque de Jérusalem étaient tous deux à la recherche de la grotte et du bédouin qui fut le premier à y pénétrer.

De ses premières enquêtes, M. Lippens tire une conclusion. Du côté des rouleaux retrouvés, il n'y a plus rien à faire : quatre sont en la possession de l'Université juive, les quatre autres sont aux mains des Américains. Mais il reste à découvrir la grotte, quelque part au bord de la Mer Morte.

Ce n'est pas chose aisée : on ne sait rien et ceux qui savent ne veulent rien dire. Un jour pourtant M. Lippens apprend d'un habitant de Jérusalem que la grotte se trouverait à sept ou huit kilomètres du croisement de la route Jéricho-Kalias.

Rentré d'un congé passé en Belgique, l'officier observateur est de retour à Jérusalem Vieille Ville, le 11 janvier 1949. Il va de suite interroger le Professeur Sellers et lui dit qu'il a des raisons de croire que la grotte est à tel endroit. Cette opinion est partagée par le professeur américain, lequel estime toutefois que ses propres données sont trop vagues. M. Lippens se contente de remarquer à part lui que cela n'infirme pas les siennes beaucoup plus précises.

Entretemps l'officier belge a fait la connaissance de l'Ecole biblique et archéologique française de Jérusalem et de son distingué directeur, le R. P. de Vaux. Ce dernier, enchanté de voir un observateur de l'O.N.U. s'intéresser au problème de la grotte, lui donne en lecture les revues qui traitent de la question. Notre lecteur est vive-

ment frappé par une déclaration de M. John Trever dans « The Biblical Archaeologist » (Vol. XI, septembre 1948, n° 3, p. 56). Ce savant américain, qui avait photographié les rouleaux des moines syriens en février-mars 1948, se désolait d'avoir dû abandonner le projet de parvenir à la grotte et de n'avoir pu écrire le chapitre final qui aurait complété l'histoire de « la plus grande découverte de manuscrits des temps modernes ».

Jusqu'ici le problème était aux yeux de M. Lippens intéressant; il devient maintenant passionnant. Le 17 janvier, l'officier belge est à l'École biblique française et fait avec le R. P. de Vaux la convention suivante : s'il parvient à découvrir ou à faire découvrir la grotte, l'exégète français accepte d'être proposé comme expert technique à la fouille qui suivra. Il accepte de plus qu'une ou des publications qu'il fera consécutivement à ces fouilles soient faites par l'entremise d'un institut scientifique belge, en l'occurrence l'Université de Louvain, dont M. Lippens est ancien élève. Pour cette dernière clause cependant, le R. P. de Vaux réservait ses obligations à l'égard de co-auteurs.

Le 23 janvier, l'officier belge demande au major belge Simon, Senior Military United Nations Observer à Ramallah, de lui fixer une entrevue avec le général Lash, commandant la 3e brigade de la Légion arabe de Ramallah. Le rendez-vous est fixé au lendemain, 24 janvier à 9 heures du matin.

L'officier belge demande d'abord au général s'il est au courant de la plus grande découverte de manuscrits des temps modernes. Réponse négative, mais les yeux du général brillent. En raison de son long séjour en Moyen Orient, il sait qu'en ces pays tout est possible dans le domaine des découvertes archéologiques.

« C'est sur votre territoire », reprend l'officier belge.

« Où ? », demande le général, qui visiblement s'intéresse au problème. Avant de répondre, M. Lippens pose ses conditions : si la chose présente un intérêt aux yeux du général, accepte-t-il un technicien désigné par l'observateur belge pour l'examen de la grotte ? Il accepte et se met en devoir de téléphoner au colonel Ashton, l'archéologue attaché au Quartier général de la brigade. Ce dernier arrive sans tarder. Il a vaguement entendu parler de ces manuscrits, mais en fait il n'est au courant de rien de précis.

M. Lippens finit par dire tout ce qu'il sait : nom de la tribu, endroit présumé, citations du *Biblical Archaeologist*, etc. La conversation intéresse les deux officiers au plus haut point. Le général téléphone à M. Gerald Harding, le directeur du Département des antiquités à Amman. Ce dernier confirme les dires de l'officier belge et déclare qu'il est aussi à la recherche de la grotte.

Le plan de M. Lippens était le suivant : comme le nom du bédouin aux manuscrits était introuvable et qu'il n'y avait rien à espérer du

côté américain ou israélien, il ne restait qu'à « jouer la carte anglaise » en s'adressant à ceux qui savaient le moins, mais pouvaient le plus en temps de guerre : la Légion Arabe.

Le général Lash et le colonel Ashton se concertent après le coup de téléphone d'Amman et décident d'envoyer deux bédouins de la brigade en congé dans leur tribu avec mission de découvrir la grotte. L'officier belge insiste auprès du général anglais pour qu'on soit prudent vis-à-vis de M. Harding, qui a peut-être son plan personnel en voie d'exécution. Dans ce cas il conviendrait de conjuguer les efforts de part et d'autre. Le général Lash met le colonel Ashton à la tête de l'expédition. L'un après l'autre, les deux officiers anglais remercient l'officier belge. Ils lui confirment qu'ils acceptent son délégué technique et qu'ils tiendront M. Harding au courant et agiront de concert.

Revenu à Jérusalem, M. Lippens met le R. P. de Vaux au courant de son entrevue de Ramallah. Le lendemain, l'observateur reçoit, dans le cadre des mutations mensuelles, sa désignation pour Amman en date du 29 janvier : transfert facilité par le colonel Langlois, chef de la Mission belge en Palestine et tout particulièrement par le commandant Baron 't Kint de Roodenbeke, son adjoint, mis au courant des recherches de l'officier belge.

Dès le 30 janvier, M. Lippens entre en contact avec M. Harding, le met au courant de tout ce qu'il sait et lui exprime ses vœux concernant le R. P. de Vaux. L'archéologue anglais répond en annonçant qu'à la suite de l'entretien de Ramallah, le colonel Ashton a réalisé son plan : il a envoyé deux bédouins sur les lieux et depuis deux jours il y a une garde armée de la Légion Arabe devant une grotte présumée être celle que l'on cherche. Le colonel Ashton s'est rendu dans cette grotte et a découvert à même le sol de nombreux linges ayant servi à envelopper les manuscrits, ainsi qu'une grande quantité de poterie.

On a parfois souligné comme décisif dans la découverte le rôle rempli par les deux bédouins du colonel Ashton. En réalité, ils n'ont pas rapporté les renseignements demandés. Par contre, le colonel Ashton, accompagné du capitaine arabe Akkash el Zebn, de la 3e brigade, parcourant la région, a, lui, découvert la grotte. Longeant la haute falaise qui domine la Mer Morte, le capitaine attira l'attention du colonel sur des débris de poterie disséminés parmi des éboulis de roches et de cailloux. Celui-ci remonta la trace révélatrice et pénétra le premier dans la grotte si avidement recherchée. L'honneur de la découverte revient donc à ces deux officiers de la Légion Arabe.

Lors de cette première visite, le colonel Ashton n'a touché à rien, ce qui est tout à l'honneur de ses qualités d'archéologue. M. Harding se rend sur place le 5 février. M. Lippens prévient d'urgence le R. P. de Vaux à Jérusalem. Vient la pluie qui rend tout accès im-

possible. M. Harding se rend à nouveau à la grotte le mardi 8 février. Le R. P. de Vaux averti par M. Lippens accompagne cette fois l'archéologue anglais.

L'observateur belge passa les journées des 8 et 9 février dans une attente fébrile et même un peu angoissée. Il se demandait si, sur la foi des renseignements qu'il avait fournis, les officiers de la Légion Arabe n'étaient pas entrés dans une fausse grotte. M. Harding se montrait fort sceptique.

Heureusement, le jeudi 10 février, il apprend de M. Harding lui-même que les résultats des premières recherches sont extrêmement probants. Aussi est-ce d'un cœur joyeux que le lendemain, vendredi 11 février, il se rend à la grotte en compagnie du colonel Toogood, de l'Etat-Major de la Légion Arabe. Ils passent là de trois à quatre heures avec M. Harding, le R. P. de Vaux, Ibrahim Asuli, un vétéran des fouilles, et Mohamed Mustafa, un débutant, à qui la chance devait sourire et qui découvrit la plupart des pièces intéressantes.

Constatant l'emplacement de la caverne, M. Lippens a la satisfaction de remarquer qu'à très peu de chose près, c'est bien l'endroit qu'il a indiqué au général Lash sur sa carte, lors de l'entrevue de Ramallah.

Une autre satisfaction non moins grande lui est procurée par le R. P. de Vaux qui lui montre fièrement des fragments de manuscrits détachés des rouleaux vendus à Jérusalem. On est donc bien dans la cachette d'où le bédouin les a emportés à l'été de 1947. Quant à la poterie trouvée sur place, elle permet d'établir clairement que ces rouleaux sont d'une époque antérieure au Christ.

L'officier belge devait connaître encore une autre joie : reconnaissant en M. Philippe Lippens l'initiateur efficient de la recherche et de la découverte de la grotte aux manuscrits, le R. P. de Vaux et M. Harding consentirent d'un commun accord à ce que la première communication sur leur travail de fouilles fût présentée à l'Académie des Inscriptions par un professeur de l'Université de Louvain, suivant ce qui avait été convenu le 17 janvier entre l'exégète français et l'ancien élève de l'Alma Mater. Et c'est ainsi que le 8 avril 1949, M. le Chanoine Ryckmans faisait à Paris la communication que l'on sait.

Nous avons maintenant à exposer les résultats de l'exploration de la grotte. Elle s'est prolongée du 15 février au 5 mars.

La caverne est une simple crevasse dans la haute falaise de 600 mètres, qui se dresse à environ deux kilomètres à l'ouest du rivage de la Mer Morte à son extrémité septentrionale. On est là à douze kilomètres au sud de Jéricho, à environ sept kilomètres au sud, sud-ouest de Kalias, à quatre kilomètres au nord de Aïn Feshka et à un kilomètre au nord du Khirbet Qumrân. Au pied de la falaise on est

à environ 150 mètres au-dessus du niveau de la Mer Morte dont les eaux lourdes et métalliques brillent là-bas à quelques centaines de mètres à l'est.

Si, partant du pied de la falaise, on fait une ascension à quarante degrés parmi les éboulis, on arrive à 150 mètres plus haut, devant l'entrée de la grotte. Elle ouvre sur une étroite ravine creusée dans la falaise. Elle présente deux ouvertures : une étroite fenêtre à deux mètres de hauteur dans la paroi verticale et un trou au ras du sol par où on ne pouvait passer qu'en rampant. Cette porte a été élargie par des fouilleurs clandestins, qui sont venus à la grotte après le bédouin. Ce dernier s'est vraisemblablement faufilé par la fenêtre, mais en faisant un sérieux redressement. Il résulte de tous ces détails que la grotte est d'accès difficile et qu'elle constituait une cachette idéale. Elle n'a pu être autre chose, car elle ne se prêtait nullement à servir d'habitation.

A l'intérieur, la caverne se présente comme un long couloir irrégulier, orienté Nord-Sud. Elle a environ deux mètres de largeur et un peu plus de deux mètres de hauteur avant fouille du sol. Elle va en se rétrécissant et finit en boyau de cinquante centimètres de largeur sur les deux mètres du fond. De ce fond à l'entrée il y a de sept à huit mètres.

Les objets retrouvés dans les fouilles de février-mars 1949 sont de trois espèces : les linges, la poterie, les fragments de manuscrits. Rappelons que nous parlons en ce moment de l'état de la grotte, telle qu'elle a été découverte le 28 janvier 1949 : nous faisons abstraction des huit rouleaux vendus à Jérusalem en 1947 (dont traite notre article de mars 1949), comme aussi de ce que pourraient avoir enlevé les fouilleurs clandestins venus après le bédouin, mais avant l'exploration méthodique.

Les morceaux de linge sont des pièces rectangulaires de vingt à cinquante centimètres de longueur. On s'en est servi pour envelopper les rouleaux et les empaqueter dans les jarres, peut-être aussi pour fixer les couvercles sur les jarres. Les bords de ces pièces d'étoffe sont ourlés et l'ourlet a été cousu de fil bleu. Il est de ces pièces qui portent une sorte de dessin réalisé également avec du fil bleu.

Ces linges sont maintenant en Angleterre où ils sont étudiés par Madame Crowfoot, expert connu pour tout ce qui est relatif à l'ancien tissage. Ce sont les premiers de ce genre trouvés en Palestine.

Certaines jarres étaient encore entières lors de la première visite du bédouin. M. Sukenik a affirmé en avoir acheté l'une ou l'autre pour le Musée de l'Université hébraïque. Tout le reste a été vraisemblablement mis en pièces par les pillards anciens et modernes. Le nombre des couffins de tessons recueillis s'élève à une douzaine.

Au jugement de MM. Harding et Sellers et des RR. PP. de Vaux et Vincent, la matière et la technique de ces vases dénotent la bonne poterie commune du IIe siècle avant notre ère.

La forme à peu près constante est celle d'un vase cylindrique de soixante centimètres de haut et de vingt-cinq à vingt-huit centimètres de diamètre. Au moyen des fragments on a essayé des restitutions : celle que présente la *Revue Biblique* (1949, Planche XV) est presque complète. On peut voir un autre essai, moins parfait, dans *The Illustrated London News* (Oct. 1. 1949, p. 495. fig. 12).

Chaque jarre avait son couvercle, sorte de coupe basse à bord vertical. Le détail de la fabrication montre que ces bols n'ont jamais eu d'autre destination que de servir de couvercles aux jarres. On peut voir des reconstitutions de ces couvercles dans les deux Revues que nous venons de citer (5).

On a recueilli les éléments certains de quarante-neuf couvercles. Le nombre des jarres, à en juger par les bases et les cols identifiés, est le même à une ou deux unités près. Ces chiffres représentent un minimum. On peut dire que la cachette contenait au moins cinquante jarres couvertes.

La coutume de conserver des manuscrits dans des jarres est attestée par plusieurs trouvailles de ce genre en Égypte, sans parler des attestations littéraires pour la Palestine (6).

Les cinquante jarres de la cachette contenaient vraisemblablement toutes des manuscrits. On est très modéré en estimant que dans chaque vase on avait enfermé au moins trois rouleaux. Il est donc probable qu'il fut un temps où le dépôt comprenait un minimum de cent cinquante volumes.

L'homogénéité de technique et de forme des vases est telle qu'elle a amené le R. P. de Vaux à la conclusion suivante : on a l'impression que ces jarres ont été faites en même temps, par le même atelier. L'archéologue français va plus loin : elles auraient été faites pour cacher *ces* rouleaux dans *cette* grotte. La communauté à laquelle appartenait cette bibliothèque aurait fait à un potier une commande spéciale du matériel dont elle avait besoin.

Ceci supposerait des hommes agissant avec calme et méthode et exclurait la hâte et la précipitation que provoquent habituellement des circonstances critiques. On peut imaginer un dépôt fait en prévision d'un départ. Nous avons dit (7) comment M. Ginsberg voyait une relation entre la secte du désert de Juda et la secte du pays de Damas. Pour lui, il s'agit d'une seule et même secte à deux stades de son histoire. Elle se serait donc transportée de Palestine en Syrie.

---

(5) *R. B.*, Planche XIV; *Ill. Lond. N.*, fig. 11.
(6) Jérémie, XXXII, 14; *Assomption de Moïse*, I, 17; Eusèbe, P.G., XX, 556; Epiphane, P.G., XLIII, 265, 268.
(7) *N.R.Th.*, 1949, p. 298.

Le R. P. de Vaux suggère cet exode de Damas, au moins à titre d'hypothèse de travail ou même simplement comme un cas analogue.

La céramique de la grotte étant du II[e] siècle avant notre ère, à la rigueur du début du I[er] siècle, en tout cas antérieure à la période romaine, le R. P. de Vaux conclut qu'aucun manuscrit n'est d'une date postérieure. Il sait qu'il va contre toutes les opinions émises à ce propos par MM. Sukenik, Albright, Trever, le R. P. Tournay. Mais, dit-il, aucun de ces auteurs n'a utilisé le témoignage de la céramique : ils sont donc réduits à des indices paléographiques incertains par suite du manque de textes palestiniens datés pour cette période. Ces auteurs répondront peut-être au R. P. de Vaux qu'il en va de la céramique comme de l'écriture : le passage d'une forme à l'autre s'opère insensiblement et non brusquement. Resterait donc à savoir avec une suffisante précision quand on a cessé de fabriquer la poterie appartenant au type attesté dans la grotte.

Travaillant au canif, centimètre cube par centimètre cube, les fouilleurs ont exploré le sol et le sous-sol de la caverne et ils en ont retiré environ six cents fragments manuscrits. Beaucoup sont très petits, grands comme l'ongle du pouce ou même du petit doigt, comme on peut le voir dans les reproductions en grandeur naturelle que donne l'*Illustrated London News* (l.c., p. 494, fig. 3). Réduits à quelques lettres parfois, ils sont inutilisables. Il en est peu dont l'étendue atteigne quelques lignes.

Comme nous l'avons dit plus haut, certains de ces fragments se sont détachés des rouleaux emportés par le bédouin à l'été de 1947 et vendus à Jérusalem. Mais le plus grand nombre appartient à des manuscrits qui se sont trouvés autrefois dans la grotte et en ont disparu.

On a identifié un menu fragment de la Genèse, deux petits fragments du Livre des Juges, des morceaux plus longs du Deutéronome. On peut voir dans l'illustré londonien (p. 494, fig. 4) la reproduction d'une section du Deutéronome, où l'on relève les restes d'une dizaine de lignes dont la plus longue a conservé huit ou neuf mots.

La plupart de ces débris proviennent, semble-t-il, d'ouvrages non canoniques : leur intelligence en dehors du contexte sera difficile.

Le type d'écriture que l'on rencontre le plus habituellement dans ces fragments est le type carré, dit parfois araméen, en usage après l'exil de Babylone. Mais il a dû exister dans la grotte plusieurs manuscrits en écriture phénicienne.

Tous ces fragments de texte sont sur peau. On a aussi retrouvé une quarantaine de morceaux de papyrus, mais si petits qu'ils sont inutilisables.

Parmi les débris de texte en écriture phénicienne, on en a trouvé quatre qui ont appartenu à un rouleau du Lévitique. Chacun d'eux

ne contient que quelques bouts de lignes, quelques mots, quelques lettres même; mais avec une sagacité et une habileté auxquelles il nous est agréable de rendre hommage, le R. P. de Vaux est parvenu à les identifier en les remettant dans le contexte. C'est moins sensationnel que de découvrir le rouleau complet d'Isaïe, mais c'est un travail plus méritoire et, pour tout dire, plus passionnant.

Chacun de ces quatre fragments vient s'insérer dans le contexte que voici :

1er fragment : 50 mm × 25 mm : restes de 5 lignes d'écriture : 2 ou 3 mots sur les 4 premières lignes et vestige d'une lettre (he) à la cinquième ligne : *Lévitique*, XIX, 31-34.

2me fragment : 55 mm × 35 mm : restes de 6 lignes d'écriture avec environ 18 mots pour les six lignes : *Lévitique*, XX, 20-23.

3me fragment : 30 mm × 50 mm : restes de 6 lignes d'écriture avec une dizaine de mots pour les six lignes : *Lévitique*, XXI, 24 à XXII, 3.

4me fragment : 12 mm × 20 mm : restes de 3 lignes avec un mot par ligne : *Lévitique*, XXII, 4-5.

L'exactitude avec laquelle ces bouts de phrase viennent s'insérer dans le contexte à nous connu par le texte massorétique fournit une nouvelle preuve de la fidélité de la tradition manuscrite. Aucune variante textuelle, mais seulement deux variantes orthographiques :

Lév., XIX, 31 : dans haj-jidde'ônim, le ô est écrit *plene* (avec *waw*) dans le fragment, alors qu'il est écrit *defective* dans le texte massorétique.

Lév., XX, 21 : on a la graphie correcte *hî*, alors que dans le texte massorétique on a le ketîb *hû*. Ceci confirme l'explication des grammairiens (Joüon, Grammaire de l'hébreu biblique, pp. 91-92) en ajoutant une information complémentaire : la scriptio plena de *hû* et de *hî* était entrée en usage à un moment où l'on utilisait encore l'écriture phénicienne. Or dans celle-ci la confusion du *waw* et du *jod* était impossible. Cette confusion n'a pu se faire que lorsque, depuis un certain temps déjà, on utilisait l'écriture carrée.

Le problème le plus intéressant consiste à déterminer l'âge du manuscrit auquel ont appartenu ces quatre fragments. Pour le R. P. de Vaux, il est certainement postérieur aux ostraka de Lâkish et nettement antérieur au groupe récent des rouleaux de la grotte. Il faut donc, au jugement de l'exégète français, le situer quelque part entre le début du VIe siècle avant J.C. et le IIe siècle avant notre ère.

D'une manière un peu sommaire, il est vrai, on avait pris l'habitude de considérer en gros l'écriture phénicienne comme préexilienne et l'écriture araméenne et carrée comme postexilienne. Jusqu'ici les derniers témoins de l'écriture phénicienne en Palestine étaient les ostraka de Lâkish (début du VIe siècle avant J.C.). On connaissait sans doute les légendes des monnaies asmonéennes composées en cette forme d'écriture, mais c'était là pur archaïsme. Une tendance

religieuse conservatrice du même genre se révèle dans les manuscrits retrouvés dans la grotte : dans le commentaire d'Habacuc en écriture carrée, on continue à écrire en caractères phéniciens le nom de Jahvé (BASOR, n° 113, p. 9. Plate II, C, ligne 7) et dans un fragment reproduit par l'*Illustrated London News* (fig. 6, p. 494) on constate le même procédé pour le nom divin commun « El ». Il est clair que notre manuscrit du Lévitique entièrement en écriture phénicienne est plus ancien que le commentaire d'Habacuc.

Mais quand l'écriture phénicienne cessa-t-elle d'être d'usage courant en Palestine ? D'après une tradition juive, l'écriture carrée aurait été introduite par Esdras. Nous l'avons dit plus haut : il en va de l'écriture comme de la céramique : le passage d'une forme à l'autre s'accomplit graduellement. Comme le remarque très justement le R. P. de Vaux, cette substitution aura atteint les documents privés ou profanes avant les livres sacrés, en vertu de ce conservatisme religieux dont nous venons de voir une nouvelle preuve dans ces noms divins écrits en caractères phéniciens, dans des textes qui pour le reste sont en hébreu carré.

Au cours du IV^e^ siècle avant J.C., quand se consomma le schisme des Samaritains, il semble bien, à en juger par l'alphabet employé dans le Pentateuque samaritain, que l'écriture phénicienne était encore en usage pour les copies de la Tôrâ (Joüon, Grammaire de l'hébreu biblique, p. 11).

D'autre part, certaines fautes dans la version grecque des Septante s'expliquent, même dans le Pentateuque, par des confusions de lettres qui n'étaient possibles que dans l'alphabet carré.

L'argument paléographique inclinerait donc à penser que la substitution du carré au phénicien doit s'être accomplie, pour les livres sacrés, du IV^e^ au III^e^ siècle avant notre ère.

Mais le R. P. de Vaux tient aussi compte de l'orthographe des fragments. Il remarque que les « matres lectionis » y sont présentes comme dans le texte massorétique, alors que ces adjuvants de la lecture sont absents dans les ostraka de Lâkish. De plus le pronom « *hî* » est écrit *plene* dans nos fragments, alors qu'il est écrit *defective* (simplement he + aleph) dans les inscriptions phéniciennes et araméennes. Si on ajoute à ces arguments la forme plus récente de certaines lettres des fragments, on admettra volontiers qu'ils sont plus récents que les ostraka de Lâkish.

« Tout bien considéré, écrit le R. P. de Vaux, je proposerais de dater ce manuscrit du Lévitique du IV^e^ siècle avant J.C. Il est difficilement plus récent, puisque sa graphie n'est pas très éloignée de celle de Lâkish et que l'écriture araméenne a probablement évincé l'écriture phénicienne dès le III^e^ siècle. Il est difficilement plus ancien, à cause de son orthographe et de la forme évoluée de certaines lettres » (*Revue Biblique*, 1949, p. 602).

Si l'on souscrit au jugement du directeur de l'École biblique de Jérusalem, on devra conclure avec lui qu'il ne faut pas exagérer l'importance de ces quelques fragments pour la critique littéraire de la Bible. Nous avions fait part à nos lecteurs (8) des considérations de M. René Dussaud, après la communication de M. le Chanoine Ryckmans à l'Académie des Inscriptions, concernant ces fragments du Lévitique. Ces considérations n'étaient pertinentes que s'il était établi au préalable que l'exemplaire du Lévitique, ou du moins de la Loi de Sainteté, dont on venait de retrouver quelques fragments était vraiment du VI^e^ siècle avant J.C.

Si l'on admet qu'il n'est que du IV^e^ siècle, alors ces fragments n'ébranlent pas plus la théorie documentaire du Pentateuque que le rouleau d'Isaïe n'apporte de lumière au problème de la composition du livre du Prophète.

Non moins intéressante que l'interprétation des fragments du Lévitique est celle d'un autre petit débris de manuscrit qui, dans sa plus grande longueur, ne mesure que quarante-cinq millimètres et vingt-cinq environ dans sa plus grande largeur. On y relève les restes de cinq lignes d'écriture, avec neuf lettres à la première, douze à la seconde, onze à la troisième, autant à la quatrième et huit à la cinquième. Il est remarquable qu'on soit parvenu à lire et à identifier ce bout de texte :

En voici d'abord la traduction :

1 ... Pour aller à Haran au premier...
2 ... qui est dans la montagne, c'est Béthel...
3 ... au soir et il se détourna du chemin pour...
4 ... et il prit des pierres du lieu...
5 ... un songe fut...

On commença par constater que dans ces quelques mots il y avait une paraphrase du début du songe de Jacob (*Genèse,* XXXVIII, 10-12). On fit alors la supposition que ce texte appartenait à un ancien commentaire (midrash) ou à un apocryphe juif. « Qui quaerit invenit », dit l'Écriture. On a cherché et l'on a trouvé : c'est un fragment de l'original hébreu du Livre des Jubilés.

Tel est le premier renseignement que nous livre ce pauvre débris de parchemin qu'on a réussi à faire parler : il est désormais certain que le Livre des Jubilés a été d'abord composé en hébreu. Ce point était généralement admis, mais on ne connaissait que des traductions : la grecque et la syriaque remontent à l'original hébreu, tandis que l'éthiopienne et la latine dérivent du grec.

Ces traductions ne nous sont pas toutes conservées en entier : on n'a que des citations grecques et des fragments syriaques et les restes de la version latine ne représentent que le quart de l'œuvre.

(8) *N.R.Th.,* 1949, p. 415.

Le texte du fragment hébreu se retrouve dans l'éthiopien, mais il est aussi conservé dans le latin.

On trouvera le contexte du fragment en éthiopien dans la traduction anglaise de Charles (9).

Et voici le contexte dans la traduction latine :

« Et quadrengesimo et quarto iubeleo in anno septimanarum secundo exiuit jacob a puteo iurationis *ut iret in charran.* Et advenit in lydiam *quae est in monte haec est bethel* in primo die mensis primi septimanarum huius et advenit in locum *uespera et devertit a via* ad occasum itineris in hac nocte dormiuit ibi deciderat enim sol *et accipiens de lapidibus loci* illius supposuit ad caput sibi sub arbore et ipse erat singularis iter faciens et dormiens sibi *somniavit* in nocte illa... » (Ceriani, *Monumenta Sacra et Profana,* I, 1861, p. 32).

Si l'on tient compte qu'on a identifié le fragment au moyen des versions éthiopienne et latine dérivées du grec, on concédera que ce fait est en faveur de la fidélité de la version grecque.

On admet le plus communément que le Livre des Jubilés a été composé dans le dernier tiers du II^e^ siècle avant J.C., sous Jean Hyrcan (136-106 av. J.C.). Cette date n'est pas contredite par la présence du livre dans la grotte, mais le R. P. de Vaux estime plus vraisemblable une date un peu antérieure.

Le Livre des Jubilés est cité une fois explicitement par le Document de Damas et peut-être une fois implicitement : nouveau point de contact entre ce document et les manuscrits de la grotte.

Le R. P. de Vaux publie encore un autre fragment plus étendu que ceux dont il vient d'être question. C'est le haut d'une colonne de treize centimètres environ de largeur et dont il reste une dizaine de lignes. L'exégète français en donne une traduction littérale, pour autant que l'ignorance du contexte permet de l'établir. Car moins heureux pour ce fragment que pour le précédent, on n'a pas pu identifier l'œuvre à laquelle il appartient.

La quatrième ligne de ce texte parle des « générateurs d'iniquité ». L'éditeur pense que cette expression désigne les anges tombés qui se sont unis aux filles des hommes. Il y a des relations entre ce qu'on trouve dans ce fragment et des ouvrages tels que le Livre d'Enoch et le Testament de Lévi. Ce dernier écrit est probablement utilisé par le Document de Damas. D'autre part, on a annoncé que le « quatrième rouleau » des moines syriens, qu'on n'avait pas pu déplier d'abord, contiendrait au moins une partie du livre d'Enoch en araméen (10). Il est vrai que, selon d'autres, il ne s'agirait que d'un texte apparenté à Enoch.

(9) *The Apocrypha and Pseudepigrapha of the Old Testament,* II, 1913, p. 55.
(10) Cfr *N.R.Th.,* 1949, p. 299, note 43.

Si nous récapitulons les découvertes faites dans la grotte du désert de Juda, nous pouvons dire qu'elle a contenu un jour une cinquantaine de jarres dans lesquelles ont pu trouver place au moins cent cinquante rouleaux.

Au total une quinzaine de volumes ont été identifiés, ce qui ne représente que la dixième partie du dépôt.

Que sont devenus tous ces ouvrages bibliques et non bibliques, identifiés ou non, dont les centaines de fragments attestent qu'ils reposèrent un jour dans la grotte à côté du Livre d'Isaïe et des autres manuscrits retrouvés en 1947 ?

Nous avons déjà signalé que la dernière hypothèse à laquelle s'étaient arrêtés les fouilleurs était celle d'un pillage dès l'époque romaine (11).

« Les vases avaient été anciennement cassés, les linges éparpillés à la surface de la grotte étaient mêlés au fumier des animaux sauvages qui y gîtèrent, les fragments de manuscrits différents ont été trouvés réunis, collés ensemble par un très long contact. Enfin, une poignée de tessons romains du II^e^ ou du III^e^ siècle de notre ère trahit le visiteur intéressé qui avait commencé d'exploiter ce trésor » (R. de Vaux, *La Vie Intellectuelle*, 1949, p. 586).

Les fouilleurs constatèrent ensuite que la date de 217, sous le règne de Caracalla, donnée comme celle de la découverte près de Jéricho de livres hébreux et grecs cachés dans des jarres, pouvait convenir aux tessons romains ramassés dans la grotte.

« Il est bien tentant de supposer, conclut le R. P. de Vaux, que les manuscrits d'Origène provenaient de cet endroit. Des autres pièces qui furent alors dérobées, nous ne savons rien. On doit cependant rappeler que les Massorètes, qui fixèrent le texte définitif de la Bible hébraïque, se réfèrent plusieurs fois à un manuscrit qui était célèbre et évidemment ancien et qu'ils appellent « le Pentateuque de Jéricho ». Serait-il sorti de la même cachette ? »

Après tout, il reste possible que les bédouins ou des recéleurs n'aient pas mis sur le marché la totalité du butin recueilli dans la grotte. Mais si l'on admet l'hypothèse, d'ailleurs séduisante, du R. P. de Vaux, il ne peut plus être question de retrouver les manuscrits disparus. Il faudrait alors nous contenter de ce qui a été retrouvé à ce jour et tâcher de nous consoler de n'avoir connu de cet admirable trésor que la place où il se trouva un jour.

G. LAMBERT, S. I.

(11) *N.R.Th.*, 1949, p. 415.